

Mykonos d'Olga Duhamel-Noyer

Julien Lefort-Favreau

Numéro 267, hiver 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90956ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lefort-Favreau, J. (2019). Compte rendu de [*Mykonos* d'Olga Duhamel-Noyer]. *Spirale*, (267), 50–51.

Logique de la bêtise

MYKONOS

**OLGA
DUHAMEL-NOYER**

Héliotrope, 2018, 120 p.



Il est des critiques que l'on écrit dans la mauvaise foi, armés de ressentiment contre une idée, contre un style. Nier que cette adversité est parfois un moteur de lecture et d'écriture serait mensonger. Mais il est aussi des livres que l'on lit dans l'amitié, sans complaisance, parfois même dans une exigence plus grande, en comprenant peut-être mieux le projet, de manière presque souterraine – non pas les intentions de l'auteur (mes propres intentions me semblent parfois opaques), mais quelque chose comme une logique qui, vue de l'extérieur, pourrait sembler ténue. C'est donc, modestement, une critique amie que je signe ici, et il me semble nécessaire de ne pas cacher d'où je parle.

À chaque livre d'Olga Duhamel-Noyer son imaginaire géographique. Elle a écrit des livres traitant de mines (*Highwater*, 2006), de boulevards de banlieue (*Motel univers*, 2006), de vagabondage, (*Destin*, 2009), de forêt (*Le rang du cosmonaute*, 2014). *Mykonos*, pour sa part, est un huis clos insulaire. Cet imaginaire géographique détermine bien plus que les lieux de l'action, il organise le style de chaque livre, en imprègne la langue. *Mykonos* raconte le voyage en Grèce de Christopher, Sebastian, Jules et Pavel, qui s'éloignent de la maison pour la première fois. Ils n'ont qu'un objectif : profiter de la vie nocturne de l'île. Il s'agit d'un roman d'apprentissage sans leçon, sans progression narrative claire, sans véritable rencontre avec l'univers social, sans désillusion. Car les jeunes hommes vagabondent sur l'île, sans structure, sans but précis. La temporalité du roman suit cette logique de l'errance ; ce sont les baignades nocturnes, l'ivresse du soleil et les grasses matinées éthyliques qui ponctuent le récit et le discours. « *L'alcool introduit des accents lyriques dans tout ce qu'ils disent* ». Roman empreint d'alcool de mauvaise qualité, *Mykonos* adopte l'ivresse comme principe d'organisation ; en cela, il est un digne héritier de l'œuvre de Duras, notamment de *Dix heures et demie du soir en été*. L'écriture de *Mykonos* fait aussi penser à certains romans de Duras par ce mélange d'implacabilité factuelle et d'élégance détachée, complètement exempte de psychologie, mais qui, malgré tout, n'est pas dénuée d'affects.

Il faut lire *Mykonos* comme un roman philosophique dont le sujet serait la bêtise. Mais Duhamel-Noyer n'est pas Flaubert; elle ne punit pas ses protagonistes, ne pose aucune distance ironique entre elle et ses sujets.

Il faut lire *Mykonos* comme un roman philosophique dont le sujet serait la bêtise. Mais Duhamel-Noyer n'est pas Flaubert; elle ne punit pas ses protagonistes, ne pose aucune distance ironique entre elle et ses sujets. Aucune morale ne vient s'interposer entre le lecteur et les personnages. Ceux-ci sont comme "agis" par des forces aléatoires. Leur vacuité apparaît comme le moteur du livre. C'est donc un roman qui se loge au cœur même de cette bêtise, en la considérant comme un sujet littéraire digne. Les lieux, les paysages, les objets et les êtres y sont égaux. Il n'y a aucune opposition entre le naturel et l'artificiel, pas plus qu'il n'y en aurait entre l'authenticité et la copie kitsch. L'île paradisiaque est encombrée de déchets, et la narration n'en fait aucun cas, tout comme les personnages, qui prennent vacance de la décence et de l'hygiène : « *Tout est un peu sale ici, mais ils n'y pensent pas. La plage du village, pourtant nettoyée chaque matin, est jonchée de mégots. Les bouteilles et les canettes vont directement à la poubelle et même directement au sol, dans le sable. Rien n'est recyclé. Sur les motos et les scooters, les gens portent rarement le casque. Entre le port du casque et le recyclage, il y a quelque chose de commun, même si Pavel ne saurait dire quoi exactement, et ce quelque chose va aussi avec le tabac. À partir de ces éléments, la pression de l'espace social sur eux se relâche. Les interdits s'éloignent. Les gens fument encore beaucoup ici. Pavel et les trois autres n'ont pas connu ce temps où l'on fumait partout, chez eux aussi.* » Le tourisme de pacotille et la fête ne sont pas mis à distance. Dans *Highwater*, la sexualité obéissait déjà à cette forme d'assujettissement jouissif aux objets (sexuels, en l'occurrence). Je le redis : l'œuvre de Duhamel-Noyer est sans morale. On y regarde ce qui existe. Elle est littérale et, en cela, remplie de savoirs sur le monde.

Une certaine passivité se dégage de *Mykonos*, une forme de confiance aveugle (et bête) devant le destin. Il me semble que cette nonchalance est un moteur intéressant de la fiction – plus qu'on ne le dit parfois. C'est peut-être un effet du hasard, mais

plusieurs livres que j'ai lus récemment, semblent se répondre. En effet, de nombreux récits contemporains (*Motherhood*, de Sheila Heti; *My Year of Rest and Relaxation* d'Ottessa Moshfegh; la trilogie de Patrick Nicol, récemment rééditée) sont, pourrait-on dire, des romans *indolents*. J'en apprécie par ailleurs la lecture précisément parce que, comme celui d'Olga Duhamel-Noyer, ils sont des lieux de réflexion, de placidité stoïque plus que d'actions factives. Ces romans au tropisme « bartlebien » se détournent, me semble-t-il, du schéma de certains gros romans narratifs qui enjoignent à une adhésion simpliste aux valeurs, aux affects et aux événements, qui présentent une langue sans aspérités et, finalement, présupposent une candeur (voire une docilité) du lecteur, qui doit se glisser dans cette causalité lisse pour que le divertissement opère (vous savez de quels romans je parle.) Ce mécanisme des causes et des conséquences, impeccablement huilé, entretient une complicité avec l'hégémonie. *Mykonos* nous place, par sa bêtise et sa beauté solaire, dans le neutre de Barthes, dans une ouverture à l'indécidable, comme chez Heti, où l'aléatoire du yi-king guide le récit; comme chez Moshfegh, où c'est l'horaire extrêmement répétitif du sommeil et des menues courses de la narratrice qui structure le livre; ou comme chez Nicol, dont les narrateurs adoptent, pour leur part, une infinie passivité face aux injonctions sociales. La littérature d'Olga Duhamel-Noyer, elle non plus, n'a rien d'autoritaire. Ce qui captive, c'est précisément ce flottement dans l'action, en tous points semblable à la temporalité des vacances, mais aussi à l'activité de lecture. *Mykonos* figure avec puissance des êtres mus par le hasard des rencontres, par l'expérimentation aveugle, par une conscience altérée par l'alcool et, surtout, par une soif de réel. Leur bêtise restera à tout jamais impunie. Il s'agit d'une responsabilité que décline l'auteure.